

Chroniques - Socius, Minerve et Psyché

## N'en faites qu'une bouchée!

Luis Carlos Fernandez

Volume 44, numéro 2 (256), mai 2002  
Calmars à l'encre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32974ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)  
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fernandez, L. C. (2002). N'en faites qu'une bouchée! *Liberté*, 44(2), 136-140.

## Socius, Minerve & Psyché

*Un tout petit mot liminaire sur cette nouvelle chronique de liberté, où j'aurai le loisir de dire, de manière plus assidue, ce que la marche trébuchante du monde et la friable texture de la vie me donnent à penser. Loisir que je souhaiterais vivement partager avec d'autres. Simple « attaché » de rubrique, je me vois volontiers dans le rôle de l'aubergiste tenant table ouverte pour ceux qui voudraient bien observer ces quelques manières : clarté, concision, tour analytique, style incisif.*

*Donc, Socius, Minerve & Psyché. C'est ratisser large, dira-t-on. En effet : on voit mal quelle question importante camperait tout à fait en dehors de cette triple circonscription. Mais n'en guère exclure d'emblée est justement l'un de nos grands soucis – l'autre étant, bien sûr, l'examen attentif des denrées.*

## N'en faites qu'une bouchée !

Luis Carlos Fernández

Ce pourrait être la réclame du fameux Centre de lecture rapide, dont l'annonce envahit les tableaux d'affichage universitaires à chaque rentrée depuis plus de trente ans. Mais, résolument moderne, l'annonceur a sans doute eu raison de préférer le prosaïque détail des bienfaits de la méthode :

Lisez mieux de 3 à 7 fois plus vite !

Voilà une formule sans la moindre trace d'autodérision et mieux à même de frapper les esprits. Du moins les plus sérieusement ramollis par le bain publicitaire où nous trempions tous désormais, du berceau à la tombe. Ce qui fait tout de même un énorme bassin de clients potentiels.

Quant à ceux qui résistent encore vaillamment au lessivage neuronal, ils ne seraient guère surpris (ni follement inquiets) de voir proliférer cette mauvaise herbe dans les seuls prés carrés de l'illettrisme qu'étaient, autrefois, les écoles d'administration, les écoles polytechniques et – dans une moindre mesure – les départements d'économie et de sciences po. Or, l'illettrisme n'étant plus circonscrit, le CLR peut racoler partout et allécher même les étudiants de lettres, philosophie et sciences humaines, non moins enclins de nos jours que les autres à penser qu'il est possible de parcourir Dostoïevski ou Aristote comme on feuillette les états financiers de la Banque Laurentienne.

Comment est-on arrivé à croire que la traversée « diagonale » de mémoires, bilans, rapports d'étape et livres blancs (soporifique fatras voué à la poussière des tablettes) relève vraiment de la lecture ; à ne plus saisir que la prétendue lecture rapide est à l'acte de lire ce que la restauration du même nom est aux plaisirs de table – l'amateur d'écrit étant donc l'antithèse du bâfreur d'imprimé ?

Nul n'a montré mieux que Guy Debord le « savant » escamotage du réel qui est au principe de cette spectaculaire involution de l'entendement moderne :

L'UNESCO, lors de sa fondation, avait adopté une définition scientifique, très précise, de l'analphabétisme qu'elle se donnait pour tâche de combattre dans les pays arriérés. Quand on a vu revenir inopinément le même fait, mais cette fois du côté des pays dits avancés, comme un autre, attendant Grouchy, vit surgir Blücher dans sa bataille, il suffit de faire donner la Garde des experts ; et ils ont vite enlevé la formule d'un seul assaut irrésistible, en remplaçant *le terme* analphabétisme par celui d'illettrisme : comme un « faux patriotique » peut paraître opportunément pour soutenir une bonne cause nationale. Et pour fonder sur le roc, entre pédagogues, la pertinence du néologisme, on fait vite passer une nouvelle définition, comme si elle était admise depuis toujours, et selon laquelle, tandis que l'analphabète était, on sait, celui qui n'avait jamais appris à lire, l'illettré au sens moderne est, tout au contraire, celui qui a appris la lecture (et l'a même *mieux apprise* qu'avant, peuvent du coup témoigner froidement les plus doués des théoriciens et historiens officiels de la pédagogie), mais qui l'a par hasard *aussitôt oubliée*. Cette surprenante explication risquerait d'être moins apaisante qu'inquiétante, si elle n'avait pas l'art d'éviter [...] la première conséquence qui serait venue à l'esprit de tous dans des époques plus scientifiques : à savoir que ce dernier phénomène mériterait lui-même d'être expliqué, et combattu, puisqu'il n'avait jamais pu être observé, ni même imaginé, où que ce soit, avant les récents progrès de la pensée avariée <sup>1</sup>.

Auxquels on doit sûrement la création du CLR en 1969, non par des experts-comptables, mais par des étudiants en sociologie de l'Université de Montréal. C'est là – dans un haut lieu du savoir et au cœur des sciences sociales – que l'on songe à rendre la lecture plus « performante », et

---

<sup>1</sup> *Commentaires sur la société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1988, p. 48-49.

plus rentable la pratique du livre. N'était-ce pas un signe annonciateur du passage des Trente Glorieuses aux longues Cafouilleuses où nous sommes englués, et dont rien ne laisse pressentir la fin ?

Au plan culturel, deux phénomènes surtout – étroitement solidaires – caractériseront cette sinistre époque :

- La réforme (permanente) de l'enseignement. L'école accessible à tous et « ouverte sur le monde » est, hélas, celle qui va trahir le plus sa mission proclamée (instruire et former des individus libres) et accomplir le mieux ce qui, peu ou prou, a toujours été sa fonction *réelle* : fabriquer des « citoyens » foncièrement ignares et aisément gouvernables.
- Le développement accru des technologies de la communication, dont la retombée la plus délétère est la substitution de la *novlangue* du marketing (et des stéréotypes cognitifs qu'elle véhicule) au langage du sens commun. Avec de tels moyens au service du conditionnement des masses, les démocraties-marchés réussiront à passer pour l'incarnation de l'ordre démocratique.

Le Québec est sans conteste à la pointe du mouvement. Les universités y sont déjà devenues des *pubuniversités* ; des fournisseurs de diplômes au rabais qui cherchent à attirer le chaland à coups de slogans dont l'insondable bêtise est une injure (insoupçonnée) à la mémoire de Jules Ferry. Un crétinisme tranquille imprègne le secteur de l'éducation tout entier : de l'affligeant ministre<sup>2</sup>, incapable

---

<sup>2</sup> L'homme d'affaires François Legault, au moment où je livrais ces lignes.

de formuler correctement une idée simple, aux analphabétisantes *matantes* de l'enseignement primaire<sup>3</sup>, en passant par le fonctionnariat jargonneux qui planifie le désastre sans désespérer. Tandis qu'ailleurs, les défenseurs les plus fervents de « ce que nous sommes » font appel au sabir d'un chansonnier semi-débile pour instiller la fierté du *chez-nous*<sup>4</sup> dans l'âme de nos écoliers.

---

<sup>3</sup> Pour prendre l'exacte et alarmante mesure du niveau de cette strate cruciale du corps enseignant, voir Pierre Foglia, « L'autographe de la maîtresse d'école », *La Presse*, 29 janvier 2002.

<sup>4</sup> C'est, rappelons-le, ainsi que le très populaire Daniel Boucher intitula son « poétique » morceau de bravoure, dont ce n'était pas la seule voyante faute d'orthographe. Conçu en 2001 à la demande du Mouvement national des Québécois, le poutinesque morceau fut publié tel quel sur le site Internet de la Fête nationale du Québec et distribué sous forme d'affichette dans pas moins de deux mille écoles. Plus édifiant encore que cette disgrâce nationaleuse fut l'étonnement irrité de l'auteur et du promoteur devant les remous – pourtant si faibles – qu'elle suscita.